Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 5 (1927)

Artikel: Apollon, Bès, et les Galates
Autor: Picard, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727795

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

APOLLON, BÈS, ET LES GALATES

Ch. Picard.

Dans la riche collection de terres cuites gréco-égyptiennes réunie au Delta par M. le Docteur Forcart, et entrée ensuite au Musée d'Art et d'Histoire de Genève [1], — collection rivale de celle du Docteur Fouquet, si bien étudiée par M. P. Perdrizet, — j'ai noté, en novembre 1926, la figurine de Bès ici reproduite *(fig. 1)*, nº 11878 [2].

Fig. 1. — Bès au bouclier galate, Musée de Genève.

Cette pièce, qui a des mérites de technique dont la photographie fera juger aisément, n'est pas, du moins, insolite, ou nouvelle: rien que dans la collection Forcart, on gagnerait à la rapprocher des nos 9619, 9620, 9620 *bis*, 9627-9629, autres représentations du Bès au bouclier galate [3]. Et M. P. Perdrizet, par exemple, qui, de son côté, avait trouvé divers Bès guerriers parmi les terres-cuites Fouquet [4], a bien indiqué la diffusion de ce modèle de figurines, en signalant, notamment, les exemplaires compa-

[1] *Genava*, II, 1924, p. 38; *Rev. archéol.*, 1924, II, p. 79 sqq. (cf. p. 149, nos 263-4). Pour le nº 11878, spécialement, cf. *Genava*, IV, 1926, p. 16.

[2] Haut. 0.215. J'en dois la photographie à l'amabilité du Directeur du Musée, M. W. Deonna, qui a été pour moi le plus aimable et le mieux informé des guides, dans une trop rapide visite des magnifiques collections genevoises. Qu'il me soit permis de le remercier ici!

[3] Elles ont été elles-mêmes signalées; cf. ci-dessus, n. 1.

[4] *Terres cuites grecques d'Égypte de la Collection Fouquet*, 1921, p. 41 sqq.

rables à la Glyptothèque Ny-Carlsberg [1], au Musée même d'Alexandrie [2]. Or, on aurait sans doute encore à ajouter à la liste... [3]

L'objet de cette note n'est donc nullement de révéler la valeur de la terre cuite Forcart, déjà dûment commentée; mais, puisque le Bès au bouclier galate reparaît assez fréquemment, il m'a paru qu'il y avait intérêt, — avec l'aide d'un document archéologique de date voisine, de signification analogue, — à essayer de le dater suffisamment, et de faire mieux comprendre, peut-être, la création du type.

* * *

Rien n'est plus connu que le pouvoir prophylactique du Bès égyptien. Les reproductions réduites du dieu étaient employées comme amulettes [4]. Il semble qu'il ait reçu à l'époque hellénistique des attributions spécialement militaires, et qu'il soit alors devenu, comme d'autres, une sorte de *deus castrensis* [5]. Sous ce type de génie « victorieux », on le voit généralement brandissant un glaive, qui a remplacé soit le boomerang, soit le couteau, ses armes primitives [6]. Il reste coiffé d'un haut diadème à plumes, le plus souvent. Mais il est moins souvent nu; il porte tantôt la simple tunique à manches, tantôt, comme ici, la même tunique sous la cuirasse à épaulières et à lambrequins doubles, gréco-galate [7]. A son bras gauche, on voit, soit la rondache dérivée de l'ἀσπίς des Grecs, soit — c'est le cas pour la terre cuite Forcart — *le* θυρεός *galate* ovale, à bords en rehauts, et à forte nervure centrale. Quand les figurines sont complètes, le Bès guerrier a un ceinturon noué, et est chaussé de brodequins militaires. L'exemplaire d'Athribis-Benha publié par M. P. Perdrizet [8], — et dont je donne ici une reproduction *(fig. 2)*, car il est un des plus curieux qui existent, — nous montre même le dieu égyptien écrasant sous son pied droit un bouclier galate. Je ne puis savoir s'il en allait de même pour la figurine genevoise que j'étudie: ce n'est pas assuré, le modèle étant ici plus « frontal ».

[1] Perdrizet, *l. l.*, fig. 61; cf. W. Schmidt, *De graesk-aegyptiske Terrakotter i Ny-Carlsberg Glyptothek*, Copenhague, 1911.

[2] E. Breccia, *Rapp. sur la marche du service du Musée d'Alexandrie, en* 1912, pl. XXIII, fig. 2.

[3] Dans un article récent concernant « les armes gauloises sur les monuments grecs », M. P. Couissin néglige à tort cette documentation, *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 142 sqq.

[4] W. Deonna, *Rev. archéol.*, 1924, II, p. 147, 149: un des exemplaires de la collection Fouquet (P. Perdrizet, *l. l.*, nº 134, p. 46-47, Benha-Athribis), est modelé par devant seulement et porte à l'arrière une bélière de suspension.

[5] Perdrizet, *l. l.*, p. 35.

[6] L'état de l'arme du bras droit, d'après la terre cuite nº 11878 de Genève ne permet pas d'affirmation décisive; à cause de la cuirasse, je penserais plutôt au glaive, arme des Galates.

[7] Cf. A.-J. Reinach, *Monum. et Mém. de la Fondat. Piot*, XVIII, 1911, *Les Galates dans l'art alexandrin*, p. 15, n. 2 du t. à p.; d'après P. Bienkowski, *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst*, 1908, fig 156-157 (terres cuites alexandrines représentant des Galates mercenaires).

[8] Cf. ci-dessus, n. 4 (haut. 0,136).

La présence du θυρεός a été remarquée. Il n'est pas douteux que, dans la vie légendaire du Bès égyptien, un épisode significatif avait été celui d'une victoire supposée sur nos ancêtres gaulois, parvenus jusqu'en Orient. On s'en souvenait au Delta, et on avait voulu immortaliser ce fait d'armes. Il ne suffirait donc pas, et M. P. Perdrizet l'a bien compris avec son ordinaire pénétration — de noter ici les seuls caractères par où Bès reste le génie prophylactique connu: son diadème à plumes agitées, épouvantail démoniaque; la langue tirée, qui apparaît sur la terre cuite Forcart comme sur celle d'Athribis (pour mettre en fuite son adversaire, Bès lui tirait la langue [1], et sans doute aussi, d'après M. P. Perdrizet, il le conspuait); enfin, et surtout, la tête de face, apparentant Bès à la Gorgone, qu'on a elle-même rapprochée des têtes hathoriques [2].

Fig. 2. — Bès d'Athribis, Coll. Fouquet (d'après P. Perdrizet, *l. l.*)

L'essentiel était l'idée même de la lutte et de la victoire. Comme Héraclès sur le lion de Némée, dans une des métopes d'Olympie, Bès pose le pied sur les armes défensives des adversaires qu'il a vaincus. En piétinant rageusement leurs boucliers, il témoigne de son mépris et de sa force; toute son attitude exprime un « Væ victis ! » La lutte avait dû être chaude, car il y a de l'orgueil, autant que du défi, dans la posture; et le fait que, sur plusieurs exemplaires, Bès, abandonnant l'équipement réputé des Grecs, a choisi le θυρεός galate, simple peau de cuir tendue sur un cadre en bois, insiste sur la haute idée que le dieu et son peuple se faisaient du triomphe acquis, en une vaillante et dangereuse aventure.

Je suis un peu surpris, pour ma part, que M. P. Perdrizet ait hésité, comme il le dit, à penser qu'il fallait voir dans ce type d'amulettes une allusion précise « à telle victoire déterminée d'un Ptolémée sur des Galates ». Le commentateur des terres cuites Fouquet n'a, du moins, borné ainsi que... par scrupule historique, son exégèse. Lui-même connaissait bien, et rappelle « la façon, du reste assez peu glorieuse, dont Philadelphe vint à bout, dit-on, de ses auxiliaires gaulois qui s'étaient révoltés » [3]. Il ajoute: « L'hypothèse, en tout cas, ne doit pas être repoussée à priori, puisqu'on s'accorde à reconnaître, dans la terre cuite de Myrina qui représente un Galate foulé aux pieds par un éléphant de guerre, une allusion à la victoire galatique d'Antiochos Ier, et à l'ex-voto qui la commémorait. » [4]

[1] En d'autres cas, le symbolisme de la langue tirée peut avoir été très différent (P. Perdrizet, à propos du nº 140 de la Coll. Fouquet); cf. A.-J. Reinach, *Le Klapperstein, le Gorgoneion et l'Anguipède*, *Bull. du Mus. hist. de Mulhouse*, XXXVII, p. 55 (t. à. p.).

[2] R. Pettazzoni, *Bollett. d'arte*, 1922, p. 491 sqq.; cf. Mlle A. Levi, *ibid.*, 1925 (sept.).

[3] *L. l.*; cf. A.-J. Reinach, *Rev. Ét. anc.*, XIII, 1911, p. 40.

[4] *L. l.*; cf. Lucien, *Zeuxis*, II; E. Pottier et S. Reinach, *La Nécropole de Myrina*, p. X.

Je pense que, sur cette question, les indécisions pourront diminuer, dès qu'on verra ce qu'il y a à tirer d'une comparaison, qui s'imposait, avec un document trop peu étudié de la sculpture grecque hellénistique. Je ne sais pourquoi le rapprochement n'a guère été indiqué qu'une fois, jusqu'ici [1].

* * *

Pendant les fouilles du « Quartier du Théâtre », à Délos, a été exhumé l'Apollon ici reproduit *(fig. 3)*. En cette zone de ruines, des bouleversements assez importants ont dû se produire jusque dans les maisons, puisque les *membra disjecta* de la statue ont été recueillis en divers endroits de l'insula II, et jusque dans la rue 5 [2]. Selon M. J. Chamonard, qui a signalé la découverte en dernier lieu [3], il y aurait espoir de retrouver encore les dernières parties manquantes, particulièrement le mollet droit. La provenance serait le *Théâtre* même: ce qu'on peut croire, et ce qui s'accorde d'ailleurs, au mieux, avec les indications que j'aurai à donner ci-après sur l'époque de l'œuvre, certainement antérieure à la sculpture « d'appartement » destinée aux maisons déliennes.

La statue, — de médiocres dimensions, comme plusieurs de celles qui ont été trouvées aussi au voisinage

Fig. 3. — Statue d'Apollon piétinant les boucliers galates, Musée de Délos.

[1] Par M. W. Deonna, précisément, à qui rien n'échappe; cf. *Rev. archéol.*, 1924, II, p. 99.
[2] J. Chamonard, *Explor. archéol. Délos*, t. VIII, 1, *Le quartier du Théâtre*, p. 220.
[3] *L. l.*; cf. ci-dessus, n. 2: l'Apollon est reproduit dans cette publication, fig. 99.

du théâtre (haut.: 1 m. 51), — représente le dieu dit «lycien», couronné de bandelettes, nu, le bras gauche nonchalamment accoudé à un tronc d'arbre, le bras droit ramené sur la tête, *le pied posé sur des boucliers galates.* Ni M. J. Chamonard, ni même le regretté G. Leroux qui avait consacré un petit article à cette trouvaille[1], n'ont beaucoup insisté sur ce « détail »; et ils ne paraissent pas avoir vu ce qu'on en pourrait tirer pour l'histoire même de la statue. G. Leroux indiquait pourtant, avec quelque précision, que l'Apollon représenté est « le dieu delphique par qui les bandes de Brennus furent dispersées », et, plus vaguement, qu'on peut rapprocher « une statue dédiée à Delphes *en mémoire des mêmes faits* [2]..., qui représentait l'Étolie assise sur des boucliers galates ».

Je ne suis pas d'accord avec G. Leroux, sur l'impression que lui donnait l'œuvre: « adaptation des plus libres », « assez tardive », nous a-t-il dit. Mais l'auteur de la publication relevait lui-même que le type de l'Apollon au bras levé, créé dans l'école de Praxitèle, est représenté dans nos musées par plus de soixante statues, parmi lesquelles il n'en est guère « qu'on puisse comparer à celle-ci pour le mérite de l'exécution ». Si les deux Apollons « lyciens » du Louvre et du Capitole ont des formes plus robustes, une pose moins languissante, et qui fait ainsi mieux songer à l'Hermès d'Olympie, il n'en faut peut-être pas tirer argument contre le sculpteur responsable de l'œuvre délienne. Est-il bien sûr d'ailleurs que nous ayons dans l'Hermès d'Olympie, *retrouvé avec une base du Ier s. av. J.-C.*, l'œuvre directe du ciseau praxitélien? On sait avec quelle désinvolture les Romains remplaçaient par des copies les originaux qu'ils prélevaient dans les plus grands sanctuaires, pour leurs édifices et leurs temples. Si l'auteur anonyme du « Lycien aux θυρεοί » mis en place dans le théâtre de Délos est « épris des formes sveltes, élégantes, et demande aux types masculins quelque chose de la beauté féminine », je ne vois pas que nous devions, pour cela, le classer beaucoup à part du maître du Sauroctone, par exemple, œuvre connue d'après des répliques non moins alanguies. Tous les caractères que G. Leroux a analysés et savamment détaillés me paraissent précisément montrer, dans la statue délienne, une recherche encore spécialement *praxitélisante:* la coiffure, qui est celle d'une Aphrodite, avec les cheveux ondulés noués en chignon sur la nuque » [3]; l'abandon de l'attitude, et le type non athlétique (épaules amincies, torse très « hanché », ligne sinueuse de tout le corps; enfin, le traitement même du nu, qui n'est pas surtout *anatomique*, mais « vise à donner au Paros, caressé par des jeux de lumière et d'ombre, l'apparence vivante et moite de la chair ». Par tout cela, au vrai, ne sommes-nous pas autorisés à penser suffisamment aux créations les plus célèbres, dues à l'amant

[1] *Revue de l'art anc. et mod.*, 1909, II, p. 98-100. Dans le *Répert. de la statuaire* de M. S. Reinach, IV, p. 53, nº 2, l'Apollon aux boucliers galates figure, mais sans aucune indication, et comme « statuette ».

[2] Il eût fallu en vérité distinguer entre l'affaire de Callion, et l'attaque même de Delphes.

[3] Cf. le Sauroctone.

de Phryné ? J'ajouterais, en bonne place, le regard distrait et rêveur, caractéristique à mon sens de l'époque dite de la « sensualité cérébrale », et qu'on vient de reconnaître encore pour l'Éphèbe de Marathon, œuvre de la suite de Praxitèle [1]. L'adaptation délienne, par rapport aux créations de ce maître, ne me semblerait, en somme, ni *très libre*, ni fort *tardive*. Et puisque M. G. Leroux a bien reconnu une allusion à la victoire delphique d'Apollon [2], faut-il donc douter du rapport chronologique qu'il paraît naturel d'établir avec les événements de 279-278 ? La « peur des Gaulois » [3] avait assez frappé les Grecs pour qu'on puisse croire que le triomphe d'Apollon, à Delphes, dut être de plusieurs façons commémoré sans retard, et à travers toute l'Hellade apaisée.

Nous en verrons bientôt ici les preuves.

* * *

Mais, tout d'abord, est-on en droit de faire le rapprochement entre Apollon et Bès, comme vainqueurs des Galates ? Ce qui m'y incite [4], c'est que je crois bien que les Anciens y avaient pensé déjà, et qu'ainsi la commune utilisation, par un sculpteur grec et par les humbles coroplathes alexandrins, du thème des θυρεοί foulés aux pieds par des dieux, n'a pas dû être une rencontre due au hasard. Dans l'*Hymne à Délos*, — pièce d'apparat écrite par Callimaque, le poète « officiel » de la cour de Ptolémée II Philadelphe, (à l'époque du protectorat des Lagides sur Délos, et peut-être bien pour la fête des *Ptolemaia* célébrée après les événements de 279-276 [5])—, une prédiction d'Apollon domine manifestement le centre du poème alexandrin, et semble dépendre du direct souvenir des faits historiques qu'elle assemble; or, elle nous montre précisément, dans l'ordre littéraire, une identique comparaison. Pensant à l'échec des Gaulois devant Delphes (279-278), et à leur fin dramatique en Égypte après la rébellion contre Philadelphe (276), le poète fait dire, à Apollon qui, du sein de sa mère, parlerait à Ptolémée [6]:

« Καί νύ ποτε ξυνός τις ἐλεύσεται ἄμμιν ἄεθλος, | ὕστερον, » etc.

Cette « *commune lutte* », ce sera celle, explique la suite de la prophétie, contre les « derniers des Titans », les Barbares de l'Occident, suivants de l'« Arès celte »; dans un passage malheureusement aujourd'hui mutilé, Callimaque les montrait arrivant

[1] Ch. Picard, *Rev. art anc. et mod.*, 1926, II, p. 241-244.
[2] Dans le même sens, M. P. Couissin, *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 145.
[3] L'expression est de M. C. Jullian.
[4] Après M. W. Deonna; cf. ci-dessus, p. 4, n. 1.
[5] E. Cahen, *Callimaque*, 1922, IV, p. 63 sqq.; cf. pourtant, P. Roussel, *Les cultes égyptiens à Délos*, 1915-1916, p. 241, n. 3.
[6] V. 171-172.

en tempête près de Crissa, et du *hiéron* delphique: si bien qu'on pourra voir, *non loin des trépieds*, les armes ennemies, notamment les fameux boucliers:

« ἀσπίδας, αἳ Γαλάτησι κακὴν ὁδὸν ἄφρονι φύλῳ | στήσονται... » [1]

De ces θυρεοί maléfiques, l'Apollon de Callimaque, avant même de naître, prévoyait déjà qu'il y aurait un jour *partage*, entre lui-même et Philadelphe: « Pour une part, ils seront mon butin; les autres, *au bord du Nil*, verront ceux qui les portent expirer sur le bûcher, et demeureront là, prix des grands exploits du roi [2]. »

L'allusion est précise: on a relevé qu'en effet les boucliers galates, réunis en trophée à Delphes —, comme on le faisait savoir à Cos, dans les premiers mois de 278 [3] —, avaient été consacrés à Apollon, instigateur de la victoire des Étoliens et Patréens à Callion, de celle des Phocidiens contre Brennos à Delphes même: les Étoliens, qui préludaient alors à leur politique de main-mise sur le sanctuaire d'Apollon, obtinrent même de faire attacher quelques-unes des armes par eux recueillies, sur les métopes des faces O. et S. du grand temple, faisant pendant à celles des Perses, que les Athéniens avaient jadis accrochées sur les faces N. et E [4]. On en a retrouvé la trace [5]. J'indiquerai ci-après que la commémoration de la victoire étolienne avait dû se marquer, dans le *hiéron* encore, par d'autres utilisations des θυρεοί; de là, justement, la statue retrouvée à Délos, et qu'on a bien pu connaître même à Alexandrie.

Mais par ailleurs, nous apprenons — d'après le texte de Callimaque, dont la stricte valeur historique n'est pas douteuse, — qu'il y avait eu d'autres trophées galates *élevés au bord du Nil*. Je suis persuadé pour ma part que c'est au souvenir, encore très proche, de cet événement, que sont dus nos Bès, d'Athribis ou d'ailleurs. Dans une intention mi-sérieuse, mi-moqueuse, qui trahit en tous cas l'esprit de la race [6], les coroplathes alexandrins avaient voulu, au bénéfice d'un dieu de leur pays, magnifier eux-mêmes le dit fait d'armes, considéré comme aussi brillant que celui dont l'Apollon grec n'avait pas dédaigné par ailleurs, et sans plus d'effort peut-être, de s'adjuger la gloire.

Que s'était-il passé, au vrai, ici et là ? Pour la ruine des Galates en Égypte,

[1] V. 184-185. Allusion claire à la retraite gauloise après l'invasion de l'Étolie: dans les défilés montagneux (κακὴ ὁδός) par où ils cherchaient, vers le Nord, à rejoindre le Sperchios (ravins du Méga), nos ancêtres furent accablés par Etoliens et Patréens, qui d'en haut, les perçaient assez aisément de javelines, mettant à profit l'incommodité des θυρεοί, à la fois lourds (pour la marche), et trop étroits (pour la défense); cf. Pausanias, X, 22, 4. Ce texte a été commenté par A. J. Reinach, *Journ. internat. archéol. numismatique*, 1911, p. 177 sqq.; cf. *app.* IV, p. 227 sqq., p. 238, n. 1.

[2] Traduction E. Cahen, *l. l.*; v. 185-187.

[3] R. Herzog, *C. Rend. Acad. Inscr.*, 1904, p. 165, l. 8-10.

[4] A.-J. Reinach, *Journ. intern.*, *l. l.*, p. 178, n. 2; p. 232-234.

[5] F. Courby, *Fouilles de Delphes*, II, *La Terrasse du Temple*, I, p. 19, fig. 18 (la marque du bouclier mesure — sur cette métope, la seule avec l'empreinte révélatrice, — 1 m. 20 sur 0 m. 80).

[6] Lumbroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 1895, p. 101; Th. Schreiber, *Athen. Mitt.*, X, 1885, p. 390.

nous connaissons en gros les événements [1]. En 277-276, l'année même où trois peuplades des Gaulois qui ravageaient la Thrace vinrent créer en Asie la *Galatie*, Ptolémée II Philadelphe avait pris à sa solde 4000 de ces mercenaires, errants, et fort réputés. Au moment où son frère Magas, régent de Cyrénaïque, menaçait de son côté la frontière d'Égypte — voire Alexandrie précisément, de la forteresse de Paraitonion —, les deux princes se trouvèrent, l'un et l'autre, arrêtés dans leurs opérations militaires, par le danger de révoltes, à l'arrière: ce fut pour Magas, l'attaque des Marmarides; pour Ptolémée, le soulèvement des auxiliaires galates. Ceux-ci complotèrent-ils « pour s'emparer de l'Egypte », ou pour piller les trésors de leur maître? Ou voulaient-ils tout simplement protester au sujet de contestations sur leur solde [2] ? Ptolémée réussit à les enfermer — par ruse, sans doute — avec leurs femmes et leurs enfants, dans une île déserte de la branche sébennytique du Nil; ils y périrent tous, les uns d'inanition, d'autres probablement, affolés, *sur des bûchers qu'eux-mêmes allumèrent* [3], et auxquels Callimaque paraît avoir fait allusion sans vergogne. La gloire des Lagides n'a rien gagné à cette aventure, qu'évoquera péniblement en 238, du côté de Carthage, la « Guerre inexpiable », avec la tragédie du Défilé de la Hache.

On conçoit que Ptolémée II ne se soit pas montré trop officiellement en vainqueur, — comme Attale I et Eumène II, à Pergame ou ailleurs —, à la suite d'un tel drame, où la famine avait seule triomphé, avec le désespoir. Il fit néanmoins graver le bouclier caractéristique des vaincus sur ses monnaies, ce qui a incité à croire qu'il y aurait eu érection d'un monument commémoratif à Alexandrie: ce n'est guère sûr [4]. Je croirais en tout cas que la verve populaire des modeleurs d'argile indigènes s'empara du sujet, et fit paraître alors les terres cuites que nous retrouvons. Les coroplathes n'étaient pas fâchés de rétablir le rôle... des dieux, là où les armes humaines n'avaient rien décidé; et si l'on avait pu connaître, en Égypte, comme il est vraisemblable, l'élégant Apollon grec « aux boucliers galates », — fléau, dans les précédentes années, des mêmes « Titans de l'Occident », — il devenait amusant de doubler sarcastiquement [5] son effigie tranquille, de celle d'un Bès, supposé guerrier lui aussi, et

[1] Cf. p. ex. Bouché-Leclercq, *Hist. Lagides*, I, p. 167; A.-J. Reinach, *Monum. et Mém. de la Fondat. Piot*, XVIII, 1911, *Les Galates dans l'art alexandrin;* et surtout *Rev. Ét. anc.*, XIII, 1911, p. 33-74.

[2] Sur ces faits, A.-J. Reinach, *Rev. Ét. anc., l. l.*

[3] A.-J. Reinach a rappelé un suicide gaulois analogue, dans l'affaire de la révolte de Sacrovir.

[4] A.-J. Reinach, *Rev. Ét. anc.*, et *Monum. Piot, l. l* (p. 4 sqq. du t. à p.), rattacherait à ce monument, fort problématique, la tête de Gaulois du Caire (nº 993); mais elle vient très probablement de Rhodes (Ch. Picard, *Sculpt. ant.*, II, p. 288, n. 1), ainsi que je l'ai constaté lors d'un récent voyage en Égypte; et son type « pathétique » est trop proche de celui du Jeune Géant tué par Athéna (Autel de Pergame), voire de celui du Laocoon même, pour qu'on puisse hésiter à changer désormais à ce sujet, malgré A. J. Reinach, les idées reçues. M. P. Couissin, *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 149, n. 3, donne à penser qu'il ignore la question.

[5] Une moquerie plus fine se trahit dans les figurines d'« Éros au bouclier galate »; cf. A.-J. Reinach, *Monum. Piot, l. l.*, p. 64, fig. 25: mais je ne les crois pas pour ma part alexandrines, contrairement à M. P. Couissin, *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 144, n. 7.

vainqueur. Le vieux dieu nain des Africains, qui évoquait le type des Pygmées [1], n'avait-il pas eu plus de mérite encore, contre les ὀψίγονοι Τιτῆνες, tenants de l'Arès celte ? Nulle surprise à ce qu'il eût triomphé d'eux surtout... par ruse, lui qui savait si bien mettre en fuite, ou étouffer toutes les bêtes malfaisantes, les plus féroces, — lions, crocodiles, — comme les plus traîtresses —, scorpions et serpents [2]. Les sortilèges de ses gros yeux fascinateurs, l'aspect terrifiant de sa tête de face, avaient pu provoquer la folie dans l'île sauvage, où les mercenaires s'entretuèrent comme des Ajax furieux. On songera à ces intentions devant la figurine d'Athribis *(fig. 2)*. Mais il me paraît bien qu'elle eût été inexplicable, sans le souvenir immédiat de l'Apollon exhumé à Délos [3].

De celui-ci, — rival étranger de Bès dans l'art de réduire les monstres, et qui avait gagné à Delphes précisément, dès les origines, son renom de Pythoctone —, quelle a pu être la valeur symbolique ? Et pourrait-on reconstituer l'histoire de la statue délienne retrouvée ?

On n'a pas pris garde jusqu'ici, à ma connaissance, que parmi les statues mentionnées dans le *téménos* delphique, comme érigées vers 275 à la suite de la victoire des Phocidiens, Étoliens et Patréens sur les bandes de Brennos, Comboutis et Orestorios (Pausanias, X, 19-22), il y eut, outre le trophée appelé « trophée étolien de Callion » [4], trois autres ex-voto, que Pausanias signale, sur la terrasse du grand Temple. Après l'Autel de Chios, le Périégète citait l'Apollon Sitalkas, puis « des stratèges étoliens, et des images d'Artémis, d'Athéna, *deux autres d'Apollon*; et il ajoute: « voilà ce qu'offrirent les Étoliens après leurs exploits contre les Galates [5] ». Nous n'avions pas jusqu'ici, de renseignement bien précis sur ces divers monuments; et si la base du Trophée de Callion a pu être en partie reconstituée, grâce aux soins de M. J. Replat et d'A.-J. Reinach, nous ne connaissons presque rien encore, sauf par les monnaies étoliennes, de la statue qu'elle supportait. Le regretté A.-J. Reinach a fait effort lui-même pour imaginer le dispositif des autres effigies divines, dont Pausanias a parlé; mais il n'a rien dit de leur type même, n'ayant

[1] Wiedemann, *Relig. u. Mythol. d. ält. Ægyptens*, p. 85-86.

[2] G. Maspero, *Guide du Musée du Caire*, p. 473.

[3] Si j'ai raison, nous aurons aussi une date (précieuse) pour le prototype du Bès au θυρεός: après 275. Bien entendu, la fabrication de ces amulettes a pu durer longtemps encore à la suite des événements. J'ai toutefois l'impression qu'on a eu tendance à trop abaisser les dates. Pour le Bès Forcart en particulier, il n'y aurait pas lieu, selon moi, de penser à l'époque romaine. L'importance du dieu était déjà grande à l'époque ptolémaïque, notamment à Canopos (E. Breccia, *Monum. de l'Egypte gréco-romaine*, I, 1926: *Canopo*, I, p. 71 et pl. XXXVI, 6 et 10) par exemple, ou ailleurs même.

[4] Sur ce monument qui représentait l'Étolie assise (statue de bronze au double de la grandeur humaine), au-dessus d'une base décorée d'armes gauloises, cf. l'article de A.-J. Reinach, ci-dessus mentionné (p. 7, n. 1). Le monument était à l'angle S.-O. du temple, région des ex-voto étoliens; cf. encore, *Bull. corr. hellén.*, L, 1926, p. 107 sqq.

[5] X, 20,4.

pas songé, semble-t-il, à l'Apollon trouvé par ailleurs à Délos [1]. La présence d'une telle statue dans un sanctuaire insulaire que les Galates n'eurent nulle occasion d'insulter, et qui d'ailleurs n'avait avec celui de la rocheuse Pythô que des relations assez lointaines, plutôt politiques que religieuses, me ferait penser qu'au théâtre de Délos, d'où provient l'œuvre retrouvée, on avait dû faire sans retard un communiqué officiel —, comme à Cos, à Athènes, etc.— sur la défaite galate, en proclamant par tous les moyens, en souvenir d'une délivrance jugée miraculeuse, la gloire d'Apollon delphique, garant et bénéficiaire des *Sôteria*. Le prestige donné intentionnellement à cette fête nouvelle par les Étoliens, l'annonce qui, grâce à eux, fut répandue à travers le monde méditerranéen, me laissent supposer qu'il y avait eu aussi, dans les grands sanctuaires panhelléniques, non seulement « affichage » de décrets, du genre de celui que l'inscription de Cos nous a permis de connaître [2], — mais envoi gratuit, pour la « propagande », de statues commémoratives, du genre même de celles qu'on érigea d'abord au pied du Parnasse, dans le *hiéron* d'Apollon. L'expédition de telles effigies, à Délos, peut-être aussi à Cos et Alexandrie, eût joué le rôle, en quelque sorte, des médailles commémoratives que font frapper et répandre les États modernes, à l'occasion des événements jugés grands dans la vie des peuples. Je croirais ainsi qu'à Delphes même, *l'un des deux Apollons « étoliens » mentionnés par Pausanias piétinait les θυρεοί de Brennos, Comboutis et Orestorios.*

M. W. Deonna a précisément relevé le souvenir d'antiques idées religieuses, dans la pose de l'Apollon dit « lycien », — dieu qu'il faut aussi se représenter, selon l'effigie du Lycée d'Athènes, reproduite sur les monnaies de la ville [3], — et d'après la description même de Lucien [4], avec la dextre sur la tête et *l'arc dans la main gauche* [5]. Foulant les armes ennemies avec un calme dédaigneux, après l'effort; posant, plus exactement, le pied sur elles, à la manière dont l'initié faisait le geste triomphateur d'ἐμβατεύειν [6], le Pythien, — couronné, nu, au repos, dieu *Alexicacos*, vengeur

[1] Cf. *l. l.*, p. 234, où il y a une discussion un peu vaine engagée pour préciser si c'était l'Apollon « delphique » ou l'Apollon étolien, que l'ex-voto représentait. Sur le très curieux relief du sarcophage de Volterra (Körte, *Etrusk. Urnen*, III, p. 113, nº 2; Bienkowski, *Die Darstell. d. Gallier*, p. 105, fig. 113), — où il semble bien que la scène delphique (Apollon apparaissant aux Barbares épouvantés) soit représentée, — le dieu est *en archer*, et il est accompagné aussi de deux personnages (Artémis, un héros gardien ? (A. J. Reinach), ou Artémis et Athéna: ce que, plutôt, je croirais). Pour les ivoires des portes du temple d'Apollon au Palatin, représentant aussi l'échec des Gaulois à Delphes (Properce, II, 31, 3), cf. A.-J. Reinach, *Monum. Piot*, 1911, p. 46-47 (t. à p.). Rien de certain n'en subsiste, et c'est par hypothèse qu'on rapproche l'ivoire d'Oxyrhynchos (*ibid.*, fig. 17: Gaulois devant un temple corinthien).

[2] *C. Rend. Acad. Inscr.*, 1904, p. 165 sqq.

[3] Roscher, *Lexic.*, *s. v. Lykeios*, p. 2177.

[4] Roscher, *ibid.*, p. 2176, et *s. v. Apollon*, p. 461.

[5] R.H.R., LXXX, 1919, *Quelques gestes d'Aphrodite et d'Apollon*, p. 37-38, 81-83; cf. ci-dessus, n. 1 (relief de Volterra).

[6] Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 306, n. 3. C'est là l'explication qu'il faut donner à l'attitude étudiée par M. W. Deonna dans le même article de la *R.H.R.* (ci-dessus, n. 5).

des « horreurs de Callion », ne témoignait pas seulement son mépris aux pillards prostrés par la défaite; il se « révélait », aux Grecs ses fidèles, en dieu guérisseur et de clarté, versant — selon l'ode pompeuse du XVIIIe s., — des « torrents de lumière »,

« sur ses obscurs blasphémateurs »[1].

Quelle différence avec le Bès grimaçant, qui fonce tout équipé pour la lutte, en furieuse action de magie et de colère ! Nul besoin d'insister sur ce que des réalisations si différentes d'un *même thème* laissent entendre des diversités de l'esprit ethnique, ici ou là...

* * *

Je n'ai plus qu'à marquer quel serait le profit de l'histoire de l'art, à la suite des recherches ici présentées. Qu'on accepte ou non toutes mes conclusions, sur le rapport de la statue trouvée à Délos avec les événements de Delphes et d'Étolie, il me paraît qu'il sera bien difficile, désormais, de nier la relation essentielle entre l'Apollon délien aux boucliers galates, et l'institution des *Sôteria* delphiques, solennellement proclamés à travers le monde hellénique par de spéciales députations. On doit reconnaître alors, contre G. Leroux, que l'œuvre mise en place — au théâtre, semble-t-il, de l'île égéenne, — dérivait, *dans les premières décades du IIIe siècle déjà*, d'un modèle encore assez purement praxitélien[2]. Elle s'apparente, à ce titre, avec tout un lot d'œuvres de même provenance, lot que M. F. Mayence, — avec G. Leroux lui-même, — avait fait connaître[3]. A une époque qui ne peut être que postérieure aux premières invasions galates, les survivances classiques restaient donc assez souvent prépondérantes à Délos, sinon ailleurs. J'ai eu tort, — aux pages récemment consacrées à la sculpture de l'île sacrée d'Apollon, dans mon histoire générale de la *Sculpture antique*[4] —, d'adjuger... aux influences d'Asie-Mineure, l'Apollon aux θυρεοί. Rendons-lui maintenant sa vraie place parmi les documents

[1] Au demeurant, notons bien qu'Apollon n'avait probablement pas eu à combattre plus dangereusement: il a été supposé que l'intervention du dieu avait mis les Barbares en déroute devant Marmaria; cf. là-dessus R. Demangel, *Fouilles de Delphes* II, *Le Sanctuaire d'Athena Pronaia, Topographie*, 1926, p. 127, n. 1. A.-J. Reinach lui-même réservait déjà quelques doutes, *Journ. internat.*, 1911, p. 232 sqq., p. 238, n. 3, sur la possibilité d'un pillage de Marmaria (l'indication donnée par Tite-Live sur le butin galate étant sans doute impartiale); dès le milieu du IIIe siècle, on croyait en tous cas à cette dévastation; cf. la frise de Civita Alba, P. Bienkowski, *Celtorum imagines*, I, 1908; cf. aussi R. Pagenstecher, *Die Calenische Reliefkeramik*, 1909 (sur les coupes à reliefs à rapprocher de la dite frise); et aussi, F. Courby, *Les vases grecs à reliefs*, 1922, p. 443-447 (vases à sujets de combats « galates »).

[2] A noter, toutefois, par suite d'une « contamination », — pour laquelle l'artiste anonyme avait pu utiliser le type des Aphrodites « *à la tortue* » (cf. l'Ourania de Phidias (?), pour Élis) le mouvement donné à la jambe qui pose sur les boucliers.

[3] *Bull. corr. hellén.*, XXXI, 1907, p. 389-420.

[4] II, 1926, p. 211. De ce point de vue il n'avait encore été rien écrit (à ma connaissance) sur l'ensemble de la production plastique, dans l'île; mais ce n'est là qu'une amorce.

d'un art *conservateur*, tout imprégné des souvenirs des grands siècles. Il viendra prouver définitivement ce qu'un érudit polonais trop tôt disparu, P. Bienkowski [1], et notre cher camarade A.-J. Reinach [2], avaient entrevu eux-mêmes, indépendamment; voire, ce que M. S. Reinach a sans doute écrit le premier, avec une force prophétique [3]. C'est que la Grèce propre, par avance, et dès le IIIe siècle, avait constitué un cycle de représentations « *nobles* » des thèmes galatiques, créations que les Romains plus tard n'eurent qu'à utiliser. Je ne pense pas pourtant qu'il soit encore nécessaire, avec M. S. Reinach [4], de croire à l'existence d'un cycle spécialement « *delphique* », dont les Pergaméniens d'abord se seraient inspirés. Si j'ai raison de supposer qu'un Apollon « étolien » de l'Ouest de la Terrasse, près du grand temple, a bien eu le type que nous restitue la curieuse réplique délienne, on verra que c'est aussi dans le répertoire des grands maîtres du IVe siècle que l'art traditionaliste de Phocide et d'Étolie, après 279, avait surtout puisé [5]. Overbeck n'était pas si loin du vrai quand, jadis, il pensait pour les ex-voto étoliens cités par Pausanias à Delphes, ... à l'Apollon du Belvédère, et à l'Artémis de Versailles, issus, l'un et l'autre, des plus classiques modèles [6]. Nous pourrions du moins préciser autrement aujourd'hui, et il me semble que la ressemblance, constatée, du thème qui a servi aux coroplathes alexandrins pour célébrer une autre défaite, non moins dramatique, des Galates, assure à mes conclusions au moins le bénéfice de quelque vraisemblance [7].

[1] Cf. encore *Eôs*, XXVI, 1923, p. 48 sqq., pl. I; et pour la théorie ici visée, *Bullet. Acad. Sciences Cracovie*, 1914, p. 65-71; cf. aussi, Ch. Picard, *Sculpt. ant.*, II, 1926, p. 239

[2] P. ex., *Journ. intern. et archéol. numismat.*, 1911, p. 177-180.

[3] *Rev. archéol.*, 1889, I, p. 318.

[4] Ci-dessus, n. 3.

[5] A.-J. Reinach, d'après les monnaies étoliennes, pensait que l'Étolie du Trophée de Callion, à Delphes, avait dû être exécutée par un artiste de tradition scopasique; *l. l.*, p. 206-211; le pied de la statue pouvait être posé sur un casque, ou même *aussi, sur un bouclier* (nos 11, 12, 7); ce qui a permis, justement, de penser à l'Arès Ludovisi.

[6] Les Acarnaniens eux-mêmes empruntaient alors à Praxitèle, à Lysippe, etc., pour leurs statues, leurs reliefs (cf. p. ex , outre les reliefs d'Alyzia, l'Artémis d'Hagésaréta, F. Cumont, *Rev. archéol.*, 1925, II, p. 306-307).

[7] L'emprunt signalé par M. S. Reinach (pour Pergame) du type même de la statue foulant des trophées ennemis, est attesté par certains textes: ainsi Attalos III, entre 138 et 135, avait été représenté — dans le temple d'Asclépios d'Élaia (port de Pergame) — avec une attitude très comparable à celle de l'Apollon délo-delphique: ἄγαλμα πεντάπηχυ τεθωρακισμένον (cf. le Bès Forcart), καὶ βεβηκὸς ἐπὶ σκύλων: Dittenberger, *O.G.I.S.*, 332, l. 6-8. Or A.-J. Reinach, qui a rapproché le Billienus de Délos (œuvre d'Agasias *d'Éphèse*, un Asiatique, avant 100 av. J.-C.: cf. Ch. Picard, *Bull. corr. hellén.*, 1910, p. 538-548), attribuerait le même type déjà à l'Attalos et à l'Eumène d'Athènes (Plutarque, *Anton. vita*, 60, 2; cf. *Journ. internat. archéol. numism.*, XV, 1913, p. 111, n. 6).